

## Un monument d'amour pour le théâtre parisien

Hans-Jürgen Greif

Numéro 161 (4), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (2016). Un monument d'amour pour le théâtre parisien. *Jeu*, (161), 93–95.

Dans son *Dictionnaire amoureux du théâtre*, paru en 2015 chez Plon, Christophe Barbier, journaliste politique et directeur de rédaction de *L'Express*, donne une vision très personnelle du théâtre qu'il aime passionnément depuis l'adolescence.

# Un monument d'amour pour le théâtre parisien

Hans-Jürgen Greif

Avec ses 674 entrées, cette parution ne fait pas de l'ombre au *Dictionnaire encyclopédique du théâtre à travers le monde*, ouvrage monumental de plus de 2500 notices, dirigé par Michel Corvin, disparu dernièrement. Barbier accorde 147 entrées aux auteurs, 128 aux comédiens, 108 aux pièces, 37 aux metteurs en scène. Le reste, plus de 250 articles, est consacré à des sujets allant de « Abonné » à « Voix », en passant par « Costume », « Happening », « Rôle » ou « Trou de mémoire », sans omettre le « Blidgi pouthé » d'Obaldia et des réflexions sur « Accessoire », « Fiasco » ou « Spectateur ». Chez le premier, on trouve presque tout, dans un langage sobre et neutre; le second nous offre son plaisir contagieux: le lecteur aura envie de discuter avec l'auteur qui, par son argumentation et ses jugements, aime la confrontation. Consultez l'un, mais lisez l'autre.

Depuis son premier rôle dans *Cyrano de Bergerac*, à 17 ans, Barbier est un mord du théâtre. Acteur, metteur en scène, dramaturge, il a fait partie du comité de lecture de la Comédie-Française, aux côtés des Anne Wiazemsky, Amélie Nothomb, Jean-Pierre Léonardini (de *L'Humanité*), Élisabeth Badinter et des plus grands comédiens français, Denis Podalydès, Éric Ruf, Jérôme Pouly, Elsa Lepoivre, Catherine Hiegel. Quand il travaillait comme critique de théâtre au *Point* (1993), son choix parmi ses auteurs admirés était déjà clair: Molière, Shakespeare, Rostand, Feydeau (« didascalies millimétrées »), Labiche, Goldoni, Musset,

Dumas père, Guitry, Reza, dans cet ordre. Pour les nombreux comédiens qu'il adore, voici sa note sur Cristiana Reali, caractéristique: « J'aime la ferveur infatigable [...] J'aime qu'elle laisse en moi une trace sanglante. » Barbier demande un abandon total au jeu, allant jusqu'au « sacrifice humain »: « Jouer, c'est être. Jouer jusqu'au dernier souffle. » (Entrée « Jouer »)

Remercions l'auteur de ne pas seulement s'enflammer pour les vivants; il fait revivre les figures mythiques du passé. À Sarah Bernhardt, il voue un dithyrambe de sept pages, à Adrienne Lecouvreur,

de quatre. Sous sa plume reprennent vie Yvonne Printemps, le « rossignol carnivore » et première femme de Sacha Guitry, Louis Jouvet, Gérard Philipe et tant d'autres, dans de magnifiques portraits. Parmi la génération contemporaine, Barbier en connaît plusieurs pour les avoir dirigés ou avoir fait partie d'une même distribution. Quant aux étrangers, seuls les Britanniques Edmund Kean et Laurence Olivier, immenses interprètes de Shakespeare, et Bernhard Minetti, acteur fétiche de Thomas Bernhard, sont mentionnés.



Louis Jouvet dans le rôle-titre de *Don Juan* (Théâtre de l'Athénée, 1947).  
© Lipnitzki-Viollet

EN MÉDAILLON: Yvonne Printemps.





CI-CONTRE : Gérard Philipe et Gaby Sylvia dans *Ruy Blas*, mis en scène par Jean Vilar (TNP, 1954). © Agnès Varda  
PAGE DE DROITE : Sarah Bernhardt dans le rôle-titre d'*Hamlet*, 1886. © Lafayette

#### POURQUOI LIRE CE DICTIONNAIRE ?

La profonde connaissance de la scène parisienne, les relations suivies avec les intervenants, la franchise, la sincérité des propos qui ne versent jamais dans la plate flatterie, l'argumentation serrée pour justifier les opinions de l'auteur et la vivacité de la langue, invitent au plaisir de la lecture. On peut considérer ce livre comme un gigantesque recueil de nouvelles où les héros et les héroïnes sont entourés d'amis, se battent contre leurs détracteurs. Partout, on trouve la même passion du théâtre qui anime Barbier. Dans une suite de bijoux de prose touchant à l'ensemble de la scène, étincelants d'intelligence, drôles ou sérieux, les dramaturges s'expriment, les comédiens parlent de leur technique. Il n'y a pas un seul article ennuyeux.

Bien sûr, Barbier a ses bêtes noires – ses aversions peuvent parfois surprendre –, avant tout Marivaux et Racine. Le premier « est de la tisane », il « compose la sérénade de l'Ancien Régime ». Comme pour Proust, « ses histoires semblent sans fin, mais en vérité parce qu'elles ne mènent nulle part ». Et il dit du second : « Des bancs de l'école aux fauteuils des orchestres, Racine m'a fait souffrir [...], bâiller, [...] enrager. » Si l'on suit son point de vue, l'argumentation (sur sept pages), solide mais cinglante, est convaincante. Au passage, certains comédiens et dramaturges sont égratignés. Ainsi, dans « Oreillette », minuscule appareil remplaçant le souffleur,

il tempête: c'est « l'ennemi mortel du théâtre [...], le ver dans le fruit et le vice dans la procédure ». L'engin fait de Depardieu un paresseux qui « pioche son texte, le délivrant par à-coups [...], il ne joue pas, il tâtonne ». Puisque Éric-Emmanuel Schmitt n'a pas la cote, Barbier l'ignore, lui et son *Visiteur*. Dans sa propre pièce, *La guerre de l'Élysée n'aura pas lieu* (2001), il ne craint pas de parodier Corneille et Racine « en alexandrins de mirliton ».

L'absence du théâtre étranger est-elle une faille majeure? Nulle trace du *verismo* italien, de l'Espagne après Franco, d'Elfriede Jelinek (Nobel, 2004). Le théâtre de la francophonie est inexistant: pas un mot sur des artistes québécois, Michel Tremblay et Larry Tremblay, Robert Lepage ou Daniel Danis, pourtant bien connus à Paris. Un seul comédien africain – Bakary Sangaré – mérite une mention, mais aucun auteur. Oubli, ignorance? Probablement ni l'un ni l'autre. Barbier se concentre sur les 150 théâtres de Paris. Il parle de ce qu'il y a vu et aimé. Voilà pourquoi nous trouvons Tchekhov, Strindberg, Ibsen, Strehler, Kleist, Tirso de Molina et Cervantès, Beckett, mais pas Goethe ni, près de nous, Botho Strauss, pourtant l'auteur le plus joué en Europe. Qu'il ait une dent contre le cinéma est compréhensible, mais il admet que, sans le septième art, nous n'aurions aucun souvenir concret de grands interprètes comme Gérard Philipe.

Chez cet intense amateur, tout passe d'abord par la pratique, source de réflexions théoriques, parfois biaisées par son amour inconditionnel du théâtre. Il faut lire ce *Dictionnaire* pour s'en convaincre. Questions ouvertes, plaisirs garantis. ●

De 1969 à 2004, **Hans-Jürgen Greif** a enseigné les littératures française et allemande à l'Université Laval. Professeur émérite (2007), Chevalier des Palmes académiques (2015), il a publié de nombreux articles et critiques, sept essais, dont un sur le théâtre allemand moderne, neuf romans (Prix de la Ville de Québec 2004, 2014, 2016) et quatre recueils de nouvelles. Ses collègues et anciens étudiants viennent de lui offrir des mélanges, *Habiter la littérature* (L'instant même, 2016). Il dirige les classes de phonétique allemande au Conservatoire de musique de Québec.

